

Star apoplexie, Canada [Québec], 2005, Jean-Louis Tremblay

Mathieu L'Allier

Numéro 241, janvier–février 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

L'Allier, M. (2006). Compte rendu de [Star apoplexie, Canada [Québec], 2005, Jean-Louis Tremblay]. *Séquences*, (241), 26–26.



STAR APOPLEXIE

La concentration médiatique — un phénomène international aux conséquences sociologiques et politiques considérables — est esquivée des débats publics. La plus grande application de la convergence a envahi notre sphère culturelle, il y a de cela deux ans: le phénomène épidémique Star Académie. *Citizen Karl* et son empire, comme les ont surnommés les *Zapartistes*, deviennent la cible de choix dans la dénonciation des méfaits du contrôle médiatique au Québec.

Sans la moindre participation financière et sans aucune prétention cinématographique, Jean-Louis Tremblay réalise son premier film avec un seul objectif en tête: ouvrir le débat sur la convergence des médias. Il se limite à démontrer, par le biais de divers témoignages, les conséquences socio-culturelles de cette industrie musicale préfabriquée.

Martin Leclerc, du syndicat des travailleurs du *Journal de Montréal*, affirme que Quebecor est une entreprise tentaculaire qui a la mainmise sur l'information. Quelles sont les répercussions politiques d'une telle emprise idéologique? Pierre Falardeau, le plus commercialisé de nos militants, se défend de son passage à l'Académie: « Des fois, on est obligé de s'écraser dans la vie. » N'offre-t-il pas ainsi la meilleure réplique à réfuter? Malheureusement, le film restreint sa diatribe sur la perte d'innovation musicale sans la joindre efficacement à une critique du pouvoir dissuasif et propagandiste de cet empire.

Ce documentaire s'inscrit dans une nécessité d'éveiller les consciences, de résister au pouvoir idéologique dominant, peu importe la forme et l'esthétique efficaces à adopter. Dans la verve du collectif *Les Lucioles*, cet engagement par la vidéo conscientise le spectateur sur la nécessité de prendre position sur des injustices qui sont tuées par les médias traditionnels. Enfin, le militantisme de l'image doit contester l'ordre cinématographique établi et surtout ne pas sombrer dans une certaine mollesse « faldariste ».

Mathieu L'Allier

Canada [Québec] 2005 — Jean-Louis Tremblay — ★1/2



LE TEMPS QUI RESTE

Romain, un photographe égoцентриque de 30 ans, apprend qu'il n'a plus que quelques mois à vivre. Les questions et les doutes dominent son univers. Comment vit-on quand on sait que l'on va mourir? Romain fait le choix d'accepter sa solitude et de ne rendre des comptes qu'à lui-même.

Dans son huitième long métrage, François Ozon explore la mort comme une réalité, une certitude. Contrairement à *Sous le sable*, premier film d'une trilogie sur le deuil, qui abordait le thème de la croyance, *Le Temps qui reste* avance en ligne droite vers la mort du personnage principal sans aucune dérobade.

« Ce qui m'intéressait dans ce film, c'était justement le trajet du corps de Romain qui va mourir et traverser plusieurs épreuves, passer par plusieurs stades: de la colère au déni... jusqu'à l'acceptation », explique le cinéaste sur le site officiel du film.

Le Temps qui reste est un court film de 87 minutes, une sorte de monographie qui, par très peu de paroles et des regards empreints d'émotion, engendre une atmosphère, des sensations, des moments simples mais significatifs.

Deux scènes à retenir: celle, très touchante, où Romain visite sa grand-mère (époustouflante Jeanne Moreau) pour la dernière fois et l'autre, plus légère mais riche de sens, qui décrit sa rencontre avec une femme désirant un enfant à tout prix.

Dépourvée et sobre, *Le Temps qui reste* est sans contredit une œuvre touchante, la plus intimiste et personnelle de François Ozon. Melvil Poupaud, littéralement habité par ce rôle, livre une prestation fort honorable.

Pierre Ranger

France 2005 — François Ozon — ★★★